

JORGE ZEPEDA PATTERSON

# Mort contre la montre

roman traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Claude Bleton

*ACTES SUD*



*à Susan*



## PROLOGUE

Dimanche, quand le serpent de couleurs contournera l'Arc de Triomphe, couronnant à Paris une équipée de vingt et un jours et de trois mille cinq cents kilomètres, je serai dans un tiroir de la morgue ou porteur du maillot jaune, vainqueur du Tour de France. Je ne suis jamais monté sur un podium, je n'ai jamais rien gagné, mais aujourd'hui je ne suis plus qu'à quelques secondes du leader, Steve Panata, mon compagnon dans l'équipe et mon frère depuis onze ans : si je veux le maillot jaune, je dois le trahir dans la dernière étape.

Pour gagner une étape du Tour, certains cyclistes sont prêts à mourir dans des descentes suicides à plus de quatre-vingt-dix kilomètres-heure ; et je sais maintenant que d'autres sont prêts à tuer. Il y a un assassin parmi nous, et la police m'a confié la tâche de découvrir son identité. Un criminel qui a décimé les leaders du peloton et qui doit être arrêté avant qu'il ne frappe encore une fois : je serai peut-être sa prochaine victime. Je sais aussi que grâce à ses méfaits je pourrais être le vainqueur du Tour de France.



2006

Dès qu'on le vit, tout le monde le détesta, sauf moi. Il mâchouillait un éternel chewing-gum et rajustait sans arrêt une mèche de cheveux, comme si c'était sa moumoute qu'il avait peur de perdre. Même sans ces tics, il aurait éveillé l'aversion du groupe. Il arriva au volant d'un Land Rover de collection, et déchargea un vélo aérodynamique que nous n'avions vu qu'entre les mains des grands professionnels. Ça n'aidait pas non plus qu'il soit américain, qu'il ait la tête d'une vedette d'Hollywood et qu'il affiche le sourire de celui qui s'en sortira toujours.

Je l'accueillis à bras ouverts. Un nouveau venu, c'était pour moi la seule chance que les autres me laissent tranquille. Depuis mon arrivée au camp d'entraînement, deux semaines auparavant, j'étais victime de bizutages que la tradition et la frustration due à la dureté des entraînements suscitent dans un camp où l'anxiété et la testostérone règnent en maîtres. Les cyclistes avaient transformé en purgatoire mes premières semaines de professionnel – qui ne touchait toutefois qu'un salaire de cinquante euros par semaine –, et j'étais soulagé à la perspective de ne plus être la seule cible des abus des autres.

C'est sans doute ce qui nous rapprocha. On prit avec philosophie les sévices qu'on subissait et on les attribua à un obscur rituel d'initiation à l'encontre des apprentis. Ou plus exactement, il prit les choses avec philosophie et je finis par l'imiter.

— Ne bouffe pas tes flocons d'avoine, me dit-il la première fois qu'on s'adressa la parole. Je crois qu'ils ont craché dedans.

Et il m'offrit une barre protéinée. Il semblait plus amusé que contrarié, comme si le fait d'avoir découvert leur petit jeu le rendait plus intelligent qu'eux.

Au fil des jours, on comprit qu'il ne s'agissait pas d'un rite d'initiation : ils avaient tout simplement peur de nous. Sur les quarante-six coureurs que le camp comptait au départ, la firme Ventoux en retiendrait à peine vingt-sept, et seuls les neuf meilleurs constitueraient la première équipe, celle qu'on inscrit aux grandes épreuves.

Un mois plus tard, quand l'entraînement devint plus exigeant – des journées de cent soixante kilomètres qui incluaient des zones escarpées –, on comprit qu'ils avaient raison d'avoir peur : on était les meilleurs. Steve Panata roulait à son rythme habituel, avec une élégance que je n'avais jamais vue et que je ne reverrais jamais. Il dévorait les kilomètres sans effort apparent, à une vitesse qui en obligeait beaucoup à plonger le nez dans le guidon. Quant à moi, je bénéficiais d'une anomalie physique qui en d'autres circonstances aurait fait de moi un phénomène de cirque : l'ADN de mon père, originaire des Alpes françaises, et les gènes colombiens de ma mère et de ses ancêtres andins avaient dû bien s'entendre, car ils avaient fini par me doter d'un troisième poumon. Pas comme si j'en avais réellement trois, mais le taux d'oxygénation de mon sang était tel qu'on aurait pu croire que je courais dopé.

Sur la route, Steve et moi, on se vengeait des vacheries, presque machinalement, mais sans naïveté. Vingt ou trente kilomètres avant l'arrivée fixée par les organisateurs, il me lançait un sourire malicieux, je lui renvoyais une grimace complice et on augmentait le tempo. Discrètement au début, pour ne pas détruire le groupe ni lui imposer un effort excessif. Dix kilomètres plus tard, quand on sentait que les autres avaient atteint leurs limites, on accélérail pour les distancer. Mais pas avant que Steve n'ait donné l'estocade : il se mettait à raconter sur un ton détendu le dernier film qu'il avait vu, comme s'il était au bistrot, pas dans une côte à vous couper le souffle.

À la crainte que nous inspirions s'ajouta le ressentiment. J'ai parfois pensé qu'isolés dans ces recoins de montagne catalane,



entourés de douzaines d'aspirants hostiles et résolus à devenir des professionnels quoi qu'il en coûte, nous étions exposés à de sacrées trempes qui pouvaient mettre en danger nos propres carrières. Pour tous ces garçons – y compris moi –, être sélectionnés par les entraîneurs de la firme Ventoux, c'était tout ce qui pouvait les sauver d'un travail médiocre et pénible dans une ferme ou une usine. Deux d'entre eux étaient vraiment de la graine de bagnard. Ce n'était pas le cas de Steve, pour qui le cyclisme professionnel était une option parmi d'autres d'un avenir forcément radieux et confortable. Raison de plus pour le détester.

Il déployait par exemple un charme irrésistible quand il l'avait décidé, surtout auprès des femmes, des responsables et des instructeurs. Un charme qui suscita souvent des conflits avec les clients, les rares fois où le groupe pouvait s'échapper dans un bar du coin, ne serait-ce que pour prendre un soda. Un flirt trop appuyé ou un échange de serviettes avec un numéro de téléphone griffonné suffisait pour déclencher une dispute qui se soldait souvent par une bagarre.

Mais Steve, si enclin à susciter l'envie et l'hostilité, était absolument incapable de se défendre. Toute l'élégance qu'il affichait sur un vélo ou une piste de danse devenait un handicap quand les coups se mettaient à pleuvoir : on s'en était toujours à peu près sortis, grâce à ma formation de policier militaire, pendant laquelle j'avais été confronté à des ivrognes excités dans des bars louches.

Avec le temps, on parvint à neutraliser les attaques de tous ces sacrés provocateurs, mais il avait fallu que j'affronte aux poings le caïd du groupe, un Breton pur jus qui avait les cuisses et la tête d'un bouledogue. Il pesait dix ou douze kilos de plus que moi, mais il n'avait pas grandi dans un quartier marginal de Medellín, ni passé trois ans dans une caserne à Perpignan. J'avais mis au point une stratégie de survie qui reposait sur un principe : éviter les conflits, ce qui convenait très bien à mon tempérament ; mais cette stratégie ne fonctionnait que si l'on recourait à une violence maximale les rares fois où l'affrontement était inévitable. Comme le jour où j'avais dû prendre la défense de Steve.

Ivan, le Breton, crevait les pneus du vélo de mon ami à la faveur de la nuit, ce qui obligeait à réparer à la dernière minute, en hâte, pour ne pas être en retard quand les instructeurs nous appelaient. Un matin, on constata que le vélo avait disparu. Le sourire moqueur d'Ivan désignait clairement le responsable de cette mauvaise blague. Il croyait sans doute que cette fois Steve allait lui sauter dessus, ce qui détourna son attention : il ne me vit pas venir. Mon bras partit comme une fusée et mon coude le frappa au visage ; je l'atteignis entre la mâchoire et la tempe. Cet imbécile s'effondra lamentablement, devant ses sbires ahuris de cette agression inconcevable. Ils ne s'attendaient pas non plus à la suite : je rouai de coups de pied cet épouvantail recroquevillé par terre jusqu'à ce qu'il avoue où il avait caché la bicyclette. Après cet incident, on nous laissa tranquilles.

On fut aussi aidés par l'attitude bienveillante de Steve vis-à-vis des autres coureurs. Il partageait généreusement le contenu des colis qu'il recevait des États-Unis : disques, gels, barres protéinées, chaussures de sport, tee-shirts. Une corruption subtile qui ne tarda pas à porter ses fruits. À la fin de la saison d'entraînement, on était considérés comme de sacrés patrons de la route.

Je me demande parfois si la profonde amitié qui finirait par définir nos vies n'était pas née de cette alliance initiale fondée sur la protection mutuelle. En tout cas, ce fut le cas pour moi. En dépit des événements qui survinrent des années plus tard, je reste convaincu qu'il y avait une naïveté profonde dans cette confrérie inconditionnelle et d'une loyauté absolue, qui s'était forgée dès le premier instant.

En réalité, nous étions éblouis l'un par l'autre. Lors de notre première rencontre, il avait vingt et un ans, et moi vingt-trois. Steve avait grandi dans du coton, fils unique et gâté d'un couple d'avocats éminents de Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Ses parents avaient accepté et encouragé son obsession pour le vélo et lui avaient donné des instructeurs semi-professionnels quand il avait décidé de participer aux compétitions juniors de son pays. Il les avait toutes remportées, toujours entouré et protégé par une petite meute financée

par sa famille, puis par les sponsors, séduits par le potentiel de ce garçon qui promettait de l'or en barre.

Mais cette fois, au nord de l'Espagne, pour la première fois de sa vie, Steve était en territoire hostile. Désolée, sa famille avait reconnu qu'il n'arriverait jamais au sommet du cyclisme de route sans passer par l'endurcissement qu'offraient les équipes européennes et leurs entraînements implacables. Voilà sans doute pourquoi Steve était fasciné par ma capacité à survivre à des situations qu'il trouvait exotiques et fascinantes, et moi particulièrement merdiques. Je devins ce que je suis, poussé par les circonstances, comme tous ceux qui ne s'appellent pas Panata ; j'ai fini par être un cycliste – comme d'autres finissent par être employés de bureau ou vendeurs –, parce que c'était la planche à laquelle j'avais pu me raccrocher quand j'essayais de me maintenir à flot au milieu du courant. En revanche, Steve était de ces êtres humains dont l'avenir est la conséquence d'un dessein tracé à l'avance.

Il trouvait que ma situation de quasi-orphelin était une débauche de liberté. Mon père, un militaire français détaché dans diverses ambassades latino-américaines pendant des années, avait quitté ma mère, une femme de Bogotá d'origine péruvienne et d'une famille désargentée, quand je n'avais pas encore neuf ans. À partir de ce moment-là, je passai mes étés dans un chalet des Alpes où il s'était retiré, et le reste de l'année dans une maison en briques rouges, dans la banlieue de Medellín. Je fus un enfant délaissé, car ma mère infirmière avait des horaires épuisants, dans deux hôpitaux à la fois. Je finis par comprendre qu'elle cherchait simplement un prétexte pour rester à distance d'un fils issu d'un mariage précipité, conséquence d'une grossesse non désirée. Plus tard, adolescent, je compris qu'elle espérait qu'un jour je ne reviendrais pas de mon voyage estival en France. J'aurais été ravi de lui accorder ce plaisir si mon père n'avait eu autant d'empressement à se débarrasser de moi chaque fois que j'allais le voir : payer mon voyage et me recevoir pendant cinq semaines était une obligation que le colonel Moreau accomplissait scrupuleusement, mais sans enthousiasme.

J'aurais probablement fini par être recruté par les bandes d'adolescents qui semaient la terreur dans le quartier, si le vélo

n'était pas venu à mon secours. Grâce à ma mère, ce dont elle ne se douta jamais. Ses surcharges de travail lui valurent des augmentations qui permirent de quitter San Cristóbal et d'emménager à San Javier, un quartier populaire de Medellín. Une ascension sociale, certes, mais une régression géographique qui m'obligea à franchir à pied les presque sept kilomètres de côte qui me séparaient de l'école, et à me lever à 4 h 30 du matin pour ne pas manquer le premier cours. Elle dut avoir pitié de mes nuits courtes, car un jour elle rapporta une grande et lourde bicyclette d'occasion, sûrement volée. Un modèle appelé "bicyclette de maçon", mais qui me changea la vie.

Paradoxalement, c'est la paresse qui fit de moi un grimpeur. Ma nouvelle monture me permit de décaler le réveil jusqu'à 5 h 30 ; plus tard, je me mis à chronométrer mes trajets pour prolonger mon sommeil. Ce qui devint une obsession : semaine après semaine, j'essayais de prélever une ou deux minutes sur la durée du trajet à l'école. Je diminuais le poids de mon sac à dos, j'apprenais à tirer parti de chaque virage, à repérer les moments où je devais freiner et à les réduire au minimum indispensable. Mes copains de l'école se moquaient de mes vieux souliers usés, mais peu m'importait : leurs grosses semelles me permettaient d'atteindre les pédales et de grignoter trois minutes sur le trajet.

Une institutrice remarqua le violent coup de frein que je donnais chaque jour à mon arrivée, suivi d'une pause pour regarder l'heure et la noter sur mon carnet ; elle m'en demanda la raison et lut avec curiosité le tableau de mes annotations. Une semaine plus tard, elle me parla d'une course pour cyclistes amateurs, dont elle était une des organisatrices. Au début, l'idée de concourir me parut absurde, et même ridicule. Mes souliers troués et ma grosse bicyclette n'avaient rien à voir avec les images des idoles colombiennes en tenues colorées, montées sur des machines aérodynamiques. Mais il était impossible de refuser : la moitié de la classe, en tout cas les plus de treize ans, était amoureuse de Carmen, la maîtresse. Son enthousiasme infatigable, son sourire chaleureux, ses yeux verts, et surtout la façon qu'avait sa robe de trépigner quand elle marchait, avaient fait d'elle l'héroïne de nos rêves humides.

Même si les compétiteurs étaient mieux chaussés que moi, je me consolais en voyant qu'il y avait des vélos qui ressemblaient au mien. J'avais décidé d'impressionner ma maîtresse : je démarrai à toute vitesse, surpris de distancer les autres aussi facilement. Je ne me compliquais pas la vie, je faisais comme tous les jours quand j'allais à l'école. Je compris bientôt que les autres couraient pour tenir pendant les trente-deux kilomètres qui les séparaient de la ligne d'arrivée. Moi, j'étais épuisé au dixième kilomètre. On ne tarda pas à me dépasser. À cinq kilomètres de la fin, j'étais à la traîne. Ce fut mon premier contact avec la torture de la route : les jambes en coton, chaque coup de pédale résonnant dans l'abdomen où je sentais mes boyaux se déchirer. Ce fut aussi ma découverte de l'ennemi du cycliste, celui qui l'incite à renoncer au supplice : je me disais que j'en avais assez fait, que j'étais le plus jeune, qu'il valait mieux abandonner que d'être le dernier. Mais j'imaginai la déception de Carmen et décidai de ne pas désertier. Je fixai le dos du coureur qui roulait à trente mètres devant moi et mis tout ce que j'avais dans chaque coup de pédale ; je le rattrapai et cherchai le dos suivant. J'oubliai vite ma fatigue. Après avoir franchi la ligne d'arrivée, je vomis et restai un moment plié en deux, transpercé de douleur, mais je ne bougeai pas de là : je voulais compter les coureurs qui arrivaient après moi. Ils étaient dix. Avant que je reparte, Carmen m'embrassa sur la joue.

À compter de ce jour, je passai mes après-midis à sillonner les collines environnantes. Je dessinai des parcours plus longs, mesurai et réduisis le temps de mes déplacements, lus tout ce que Carmen me donna sur l'alimentation et les techniques de la course, et essayai de tout mettre en pratique, dans la limite de mes possibilités. Mes jambes grandirent et mirent mes souliers au rebut, mais il s'écoulerait encore du temps avant que je gagne une course. Je me contentais de l'enthousiasme de Carmen, conscient qu'à la fin de chaque compétition, l'œil sur la ligne d'arrivée, il y avait de plus en plus de coureurs qui arrivaient après moi.

Ces longs entraînements solitaires forgèrent le coureur que je suis devenu. L'apprentissage des techniques et des stratégies

viendrait plus tard, mais c'est là que je construisis la véritable substance qui est à la base du cycliste professionnel : la capacité d'accueillir la douleur, d'en atteindre les limites et de continuer. Je me vidais sur des pentes impossibles, convaincu que cette souffrance me rapprochait de Carmen, et qu'ainsi je méritais son attention et son affection.

Son départ, deux ans plus tard, quand elle fut mutée dans une école privée de Bogotá, secoua mon petit univers et me plongea dans le désespoir. Après quelques semaines tourmentées, j'espérai la récupérer par le truchement du vélo : ma réputation de coureur arriverait jusqu'à la capitale et finirait par me rapprocher d'elle. Je fis du vélo mon instrument de torture et multipliai mes séances masochistes d'entraînement. La douleur devint ma meilleure amie.

C'est à cette époque que je développai l'autre manie qui me rendrait célèbre. Mesurer, chronométrer, compter et tout noter. Des années plus tard, mes collègues, à commencer par Steve lui-même, se moqueraient de mon obsession des chiffres et bon nombre d'entre eux me surnommeraient le Compteur, avec un brin de dérision. Mais tôt ou tard, ils me demanderaient tous le nombre de kilomètres qui restait avant l'arrivée ou le classement d'un coureur qui se détachait du peloton et se lançait dans une échappée. Je n'ai jamais eu envie d'être le foutu Wikipédia de ceux qui sont momentanément privés de leur portable.

C'est aussi dans les montagnes de Medellín que je découvris que les autres n'étaient pas sujets à l'étrange relation que j'entretiens avec ma transpiration : c'est une belle saloperie d'être allergique à la sueur sécrétée par son propre corps, alors que c'est normal de transpirer. Le climat de mon pays m'avait déjà donné des éruptions cutanées et habitué aux poudres et crèmes censées vous soulager. Je le savais déjà en montant sur un vélo, mais jusqu'alors cette gêne était réservée aux chaleurs extrêmes. Maintenant, l'irritation était un tatouage incarnat dans des zones du corps dont un adolescent ne devrait pas avoir honte. En tout cas pas pour ces raisons.

À force de transpirer et de compter, je devins une silhouette familière des courses du week-end dans la région. Je cessai

même de compter les coureurs qui arrivaient après moi : je comptais désormais ceux qui franchissaient la ligne avant moi. Je me torturai sur les pédales pour obtenir qu'il y en ait de moins en moins.

Et vinrent les premiers podiums. Même si je rivalisais avec les adultes, les petites récompenses en liquide et les pourboires des parieurs me maintinrent à l'écart de la violence dévastatrice de la Colombie de ces années-là. Ce ne fut pas une étape heureuse ; mon vélo pesait plus de vingt kilos et les crevaisons inopportunes auxquelles me condamnait l'état des pneus m'obligeaient à abandonner la moitié des épreuves. Plus jamais je n'ai ressenti la rage impuissante que j'éprouvais alors, quand, en rade au bord du chemin, les larmes aux yeux, je regardais passer des cyclistes que j'avais semés quelques minutes plus tôt.

L'argent de la drogue, que j'avais toujours honni, changea tout. Un des camarades du quartier recrutés par les bandes se mit à parier dans les courses auxquelles je participais : il devait avoir seize ou dix-sept ans et était tout en bas de l'échelle du crime organisé, mais à mes yeux l'argent qu'il étalait était une fortune. Un jour où j'avais fini troisième, il me félicita bruyamment, avec enthousiasme, comme si c'était sa propre victoire. Il devait être drogué, car dans son euphorie il jeta mon vélo dans un ravin. Sans me laisser le temps de le récupérer, il me traîna dans une boutique et acheta le plus beau vélo qu'il put y trouver. Pendant des mois, je vécus dans l'angoisse qu'il me demande un service en retour, mais par chance il se contenta de parier sur moi. Je me plais à penser qu'il récupéra son investissement, agrémenté d'intérêts, car dès lors je me mis à gagner de plus en plus souvent.

Peu après avoir eu dix-sept ans, j'appris que Carmen était revenue à Medellín, et qu'elle était maintenant la directrice de mon ancienne école. Ma première impulsion fut d'aller la voir et de lui montrer le coureur que j'étais devenu. Mais je m'abstins : je n'avais rien d'autre à lui montrer que des médailles de compétitions d'amateurs, même si sous la surface circulaient des prix et des paris d'un montant important. Je décidai de ne me montrer que lorsque j'aurais gagné une course

professionnelle. Je parvins à m'inscrire à la Vuelta la Cordillera, qui aurait lieu trois mois plus tard : une compétition féroce à laquelle participaient des professionnels débutants et des vétérans au crépuscule de leur carrière. Je m'entraînai jusqu'à l'obsession pour atteindre des temps qui me donneraient de bonnes chances de gagner.

Deux semaines avant la compétition, un ex-camarade m'appela pour me dire que Carmen était morte lors d'une fusillade entre bandes rivales ; j'assistai à l'enterrement à distance et inondai de larmes la fin de mon adolescence. Je ne remontai plus sur le vélo que mon ami le narcotrafiquant m'avait offert. Ni sur aucun autre.

Peu après, quand j'eus dix-huit ans, ma mère accepta la proposition matrimoniale d'un docteur doté d'un cœur généreux et d'une haleine fétide, un acte qui relevait plus d'une capitulation de sa part que d'un coup de foudre ; en tout cas, un acte où je n'avais aucune place. Deux semaines plus tard, je laissai un mot à la cuisine et trois jours après je frappai sans prévenir à la porte de mon père, de l'autre côté de l'océan. Il n'eut même pas l'air surpris : il me servit une assiette de lentilles et m'installa dans la chambre que j'occupais en été.

Les mois suivants, je m'efforçai de gagner une place dans son cœur. S'il me demandait de couper du bois, je rasais le terrain jusqu'à me mettre les mains à vif ; j'appris à cuisiner son plat favori et à conduire sa vieille camionnette Ford pour lui épargner les courses hebdomadaires au village voisin. Aux premières neiges, j'appris le ski avec autant d'ardeur que j'avais appris le vélo : il ne respectait que les sports d'hiver et considérait qu'il était idiot de se fatiguer sur une bicyclette, alors qu'une moto pouvait faire le travail avec beaucoup plus d'efficacité. C'est du moins ce qu'il me dit le jour où je voulus lui raconter mes "exploits" sur la petite reine.

À force de coups et de chutes, à Noël je n'étais plus un skieur minable ; j'avais décidé d'être tôt ou tard un guide de tourisme d'hiver. C'est alors qu'il m'annonça sa décision de m'envoyer à l'armée : il avait obtenu de m'assigner à un régiment basé au pied des Pyrénées, près de Perpignan, commandé par une de ses vieilles connaissances : dix-huit ans



auparavant, mon père avait exigé que je naisse sur le sol français, même si cela obligeait ma mère à s'envoler pour l'Europe à huit mois de grossesse, avec un faux certificat fourni par le médecin de l'ambassade.

Je pris le chemin des casernes, convaincu que j'allais mener une vie de galérien, creuser des tranchées et partir pour de longues expéditions à travers le Sahara. Il en aurait sans doute été ainsi, si un événement inattendu ne m'avait réinstallé sur un vélo. Le collègue de mon père mourut quelques jours après mon arrivée. Lui succéda le colonel Bruno Lombard, un personnage beaucoup plus intéressé par le cyclisme et les compétitions d'athlétisme entre régiments rivaux que par la vie ou la théorie militaires. Quand il apprit mes exploits dans les courses amateurs des montagnes colombiennes, il me prit dans son équipe.

— Prends-en soin comme si c'était le tien, me dit-il quelques jours après son arrivée en me montrant un vélo de compétition, éraflé et abîmé.

Je ne sais pas où Lombard avait déniché cette douzaine de vélos de course, ni ce qu'il avait dû donner en échange : on aurait dit le rebut d'une équipe professionnelle de troisième division, mais pas de doute c'étaient des vélos de compétition, même s'il s'agissait de compétitions vieilles de dix ans.

Techniquement ils étaient français, mais j'avais l'impression que c'étaient des Ferrari. Les semaines suivantes, je fis tout mon possible pour ne pas en redescendre, au risque d'avoir le derrière en feu et d'être hors d'état d'honorer mes obligations de jeune recrue.

Un officier dut se plaindre de mon indolence, car Lombard prit une décision radicale, celle-là même qui a fait de moi aujourd'hui le détective du Tour : il m'assigna à la petite unité de police militaire du régiment, directement sous son commandement. Ce qui me débarrassa de la plupart des corvées de la troupe et me donna toute liberté de suivre l'instructeur de l'équipe cycliste que Lombard avait constituée.

Don Rulo était un vieux grincheux, dur et intransigeant ; son caractère l'avait sans doute empêché de rejoindre les équipes professionnelles, bien qu'il ait du métier et du talent

à revendre. Il remarqua mon penchant pour la montagne et pendant plusieurs mois poussa mon corps jusqu'à ses limites, dans les sommets imposants des environs.

Au cours des quatre années suivantes, notre régiment gagna absolument tout : pas seulement les compétitions où on se mesurait à des équipes d'autres institutions françaises, mais aussi les rencontres régionales où le brave Lombard trouvait de bonnes raisons d'engager ses garçons.

“Ses garçons”, c'étaient essentiellement Julien et moi, outre une vingtaine de conscrits qui se renouvelaient d'année en année, plus motivés par les permissions et les petits privilèges accordés par Lombard aux volontaires que par leur passion pour le vélo. Julien courait bien ; il aurait pu devenir un bon professionnel dans une équipe modeste, si son passé marseillais ne l'avait rattrapé après son service militaire. Mais il avait l'instinct de la route, avec cette capacité sauvage à supporter la douleur et à foncer dans les côtes. Et c'était suffisant. Je n'avais pas besoin d'autre chose pour monter sur le podium, si souvent que cela n'amusa plus personne, sauf Lombard.

À vingt-deux ans, j'étais une référence pour la presse régionale, avec le surnom d'Annibal : la plaisanterie, dont la signification m'échappa d'abord, était une allusion au général punique qui avait entraîné son armée à travers les Pyrénées et les Alpes à dos d'éléphant pour attaquer la Rome antique. Avec le temps, je finis par m'y habituer, mais au début j'avais été agacé qu'on compare mon vélo rapide comme l'éclair au pas pachydermique du Carthaginois. Aussi décidai-je de me tatouer un petit dragon sur la nuque, le symbole de notre régiment, dans l'espoir que cela effacerait toute référence à ces maudits éléphants ; en revanche, Lombard ravi m'imposa ce surnom, Annibal, comme s'il était la consécration d'une légende.

Au bout de ces quatre années, le colonel fut bien obligé de me laisser partir, contrit mais fier de sa création ; il s'était toutefois assuré que je serais engagé par la firme belge Ventoux, pépinière légendaire de professionnels.

Je ne sais pas à quel moment j'ai décidé de devenir un cycliste professionnel ; à l'époque, je savais déjà qu'il s'agissait

d'un métier torturé par la discipline et la douleur qu'on s'infligeait. Ce fut peut-être à cause de la réaction de mon père quand il m'accueillit dans son refuge alpestre, après mon service militaire : "Bon à rien, même dans une caserne", me dit-il quand je frappai à sa porte. Il avait sans doute espéré que je deviendrais un officier de haut rang, comme lui, quand on lui avait annoncé que j'avais été nommé caporal de la police militaire quelques semaines après mon arrivée à Perpignan. Sa réflexion acheva de me convaincre : je me dis qu'un jour j'entrerais dans Paris, le maillot jaune sur le dos.

Dix ans plus tard, la presse continuait de m'appeler "Annibal", même si je n'avais jamais gagné une seule étape dans les Pyrénées, sans parler d'un podium dans les grands Tours.